



MARY BALOGH

Celui qui m'embrassa

LA SAGA DES WESTCOTT

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix *Romantic Times*. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Celui qui m'embrassa

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions
N° 4373
Le banni
N° 4944
Passion secrète
N° 6011
Une nuit pour s'aimer
N° 10159
Le bel été de Lauren
N° 10169
La maîtresse cachée
N° 10924
Stratagème amoureux
N° 11298
Un bijou si précieux
N° 11762
La perle cachée
N° 11788

**CES DEMOISELLES
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca
N° 8599
2 – Inoubliable amour
N° 8755
3 – Un instant de pure magie
N° 9185
4 – Au mépris des convenances
N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

- 1 – Le temps du mariage
N° 9311
2 – Le temps de la séduction
N° 9389
3 – Le temps de l'amour
N° 9423
4 – Le temps du désir
N° 9530
5 – Le temps du secret
N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

- 1 – Un mariage en blanc
N° 10428
2 – Rêve éveillé
N° 10603
3 – Fausses fiançailles
N° 10620
4 – L'amour ou la guerre
N° 10778
5 – L'inconnu de la forêt
N° 10878
6 – Le mystérieux duc de
Bewcastle
N° 10875

LE CLUB DES SURVIVANTS

- 1 – Une demande en mariage
N° 11019
2 – Un mariage surprise
N° 11152
3 – L'échappée belle
N° 11196
4 – Rien qu'un enchantement
N° 11310
5 – Rien qu'une promesse
N° 11482
6 – Rien qu'un baiser
N° 11565
7 – Rien que l'amour
N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

- 1 – Celui qui m'aimera
N° 12315

MARY
BALOGH

LA SAGA DES WESTCOTT – 2

Celui
qui m'embrassa

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SOMEONE TO HOLD

Éditeur original
A Jove book, published by Berkley, an imprint of
Penguin Random House LLC, New York

© Mary Balogh, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

1

Par une belle matinée ensoleillée de juillet, après plusieurs mois à se cacher et à se complaire dans la douleur, la colère, la honte et tous les sentiments négatifs imaginables, Camille Westcott finit par prendre sa vie en main. À l'âge cano- nique de vingt-deux ans. Elle n'avait jamais eu besoin de prendre sa vie en main avant la catas- trophe qui avait eu lieu quelques mois plus tôt, car elle était une femme du monde – *lady* Camille Westcott, plus exactement, l'aînée des enfants du comte et de la comtesse de Riverdale –, or les femmes du monde ne prenaient pas leur vie en main, ni n'en avaient besoin. Une foule de gens s'en chargeaient à leur place : parents, nourrices, gouvernantes, femmes de chambre, chaperons, maris, et la société en général. La société, avec ses centaines de règles et d'impératifs, la plupart non écrits quoique pas moins contraignants.

Mais maintenant qu'elle n'était plus une femme du monde, il lui fallait exister autrement. Elle n'était plus qu'une simple demoiselle Westcott, et encore n'était-elle pas vraiment certaine d'avoir droit à ce nom. Une bâtarde était-elle autorisée

à porter le nom de son père ? L'existence qui l'attendait était un saut dans l'inconnu effrayant. Elle n'avait plus sa place dans la bonne société, elle n'avait plus de place nulle part. Si elle ne se prenait pas en main et ne faisait pas quelque chose, qui le ferait pour elle ?

Il s'agissait d'une question purement théorique, bien sûr. Elle ne l'avait jamais posée à haute voix devant qui que ce soit pour la bonne raison que personne n'aurait pu lui fournir de réponse satisfaisante. Elle avait donc décidé de chercher la réponse toute seule. C'était cela ou rester lâchement recroquevillée dans un recoin obscur jusqu'à la fin de ses jours. Si elle n'était plus une femme du monde, elle demeurerait une personne. Elle était vivante, elle respirait. Elle était quelqu'un.

Camille et Abigail, sa sœur cadette, vivaient avec leur grand-mère maternelle dans une des imposantes demeures du prestigieux Royal Crescent de Bath. Le Crescent se dressait au sommet de la colline qui dominait la ville, exposant à la vue de tous ses splendides maisons de style géorgien et son magnifique parc qui s'étendait jusqu'au pied de la colline. De n'importe laquelle de leurs fenêtres, les habitants du Royal Crescent pouvaient contempler toute la ville, la rivière et la campagne environnante. Ils jouissaient certainement d'une des plus belles vues de toute l'Angleterre, et Camille ne s'était pas privée de l'admirer dans son enfance, lorsque sa mère les amenait, son frère, sa sœur et elle, pour de longs séjours chez leurs grands-parents. Le panorama avait cependant perdu beaucoup de son charme maintenant qu'elle se voyait obligée de vivre dans ce qui avait tout d'un

exil, voire d'une relégation, alors même que ni elle ni Abigail n'avaient fait quoi que ce soit pour mériter leur triste sort.

Ce matin-là, elle attendit donc que sa grand-mère et sa sœur se rendent à la Pump Room, à côté de l'abbaye, où se retrouvait toute la bonne société – bonne société qui n'était plus ce qu'elle avait été jadis. Sa population avait vieilli et appréciait le calme de bon ton de ce cadre élégant. Même les visiteurs venus prendre les eaux étaient généralement des gens d'un certain âge, qui s'imaginaient retrouver, sinon une seconde jeunesse, du moins une meilleure santé en s'imposant cette punition soufrée.

Abigail aimait aller à la Pump Room car à dix-huit ans elle avait besoin de distractions et de compagnie, et son exquise beauté juvénile y était apparemment très admirée, ce qui ne voulait pas dire qu'elle recevait beaucoup d'invitations à des réceptions, privées ou publiques. Après tout, elle n'était pas tout à fait respectable, même si grand-maman, elle, l'était. Camille avait toujours refusé de les accompagner dans quelque lieu public que ce soit. Les rares fois où elle mettait le nez dehors, généralement avec Abigail, elle veillait à draper son chapeau d'un voile épais qu'elle rabattait sur son visage, car elle craignait plus que tout d'être reconnue.

Pas ce jour-là, cependant. Et plus jamais, s'était-elle juré. Son ancienne vie était derrière elle et si quelqu'un la reconnaissait et choisissait de lui tourner le dos, elle en ferait autant. Il était temps de commencer une nouvelle vie et de faire de nouvelles connaissances. Et si, pour passer de son ancien monde au nouveau, elle rencontrait quelques ornières, eh bien, elle les franchirait.

Après le départ de sa grand-mère et de sa sœur, elle choisit la plus stricte de ses robes de promenade, qu'elle compléta d'un chapeau assorti. Elle enfila des souliers confortables, les escarpins qu'elle portait à l'époque où elle ne se déplaçait qu'en voiture étant déconseillés sur les pavés inégaux de Bath. Elle prit ses gants et son sac à main, et sortit sans attendre qu'un domestique vienne lui ouvrir la porte et s'étonne de la voir se risquer seule dans la rue, essaie de la dissuader ou envoie un valet pour l'escorter. Une fois dehors, elle s'arrêta un instant, en proie à une terreur proche de la panique, et envisagea de rebrousser chemin. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait franchi les limites d'une maison ou d'un parc clos de murs sans un membre de sa famille, un domestique, ou les deux. Mais cette époque était bel et bien terminée, quand bien même grand-maman serait d'un avis différent. Camille carra donc les épaules et prit la direction de l'abbaye.

Sa destination était toutefois un grand bâtiment sur Northumberland Place, près de l'hôtel de ville. Cette bâtisse ne se distinguait en rien des constructions géorgiennes si courantes à Bath, austère mais agréable à l'œil avec ses trois étages, sans compter l'entresol et les combles. Sa seule particularité était qu'elle était constituée de trois maisons réunies pour abriter une institution charitable.

Un orphelinat, plus précisément.

C'était là qu'Anna Snow, devenue récemment lady Anastasia Westcott, et maintenant duchesse de Netherby, avait passé son enfance. C'était là qu'elle avait ensuite enseigné pendant plusieurs années.

C'était de là qu'elle était partie pour la capitale, convoquée par un notaire. Et c'était à Londres que les chemins de Camille et d'Anastasia s'étaient croisés. L'une s'était retrouvée hissée vers des sommets qui dépassaient ses rêves les plus extravagants tandis que l'autre avait été précipitée dans un abîme plus profond que dans ses pires cauchemars.

Après le décès de sa mère, alors qu'elle était toute petite, Anastasia, également fille du comte de Riverdale, avait été déposée dans cet orphelinat par le comte lui-même. Elle y avait grandi en ignorant tout de son identité et de celle de la personne qui versait une modeste pension pour son entretien. Elle ne se connaissait que sous le nom d'Anna Snow. Snow était le nom de jeune fille de sa mère, mais elle l'ignorait également. Camille, au contraire, née trois ans après Anastasia, avait grandi dans le luxe et la richesse avec Harry et Abigail, ses cadets. Aucun d'eux n'avait jamais eu vent de l'existence d'Anastasia. Leur mère la connaissait, mais elle avait toujours présumé que la petite fille était une enfant illégitime qu'il avait eue avec une maîtresse. Ce n'est qu'après le décès du comte, quelques mois plus tôt, que la vérité avait éclaté.

Une vérité catastrophique s'il en fut !

Alice Snow, la mère d'Anastasia, avait épousé secrètement le père de Camille à Bath ; elle l'avait quitté environ un an plus tard, quand sa santé s'était détériorée, et était retournée chez ses parents avec sa fille. Elle était morte de consomption quatre mois après que le père de Camille eut épousé sa mère, ce qui faisait de lui un bigame et rendait ce second mariage illégal. Et puisque ce mariage était illégal, les fruits de cette union étaient

illégitimes. Harry avait perdu le titre dont il venait à peine d'hériter, maman avait perdu son statut social et avait dû reprendre son nom de jeune fille. Elle se faisait désormais appeler Mlle Kingsley et était allée vivre auprès de son frère, Michael, qui était pasteur dans le Dorsetshire. Camille et Abigail n'étaient plus lady Camille et lady Abigail. Tout ce qui leur appartenait leur avait été arraché. Un cousin au deuxième degré, Alexander Westcott, avait hérité, à contrecœur, du titre et des domaines qui y étaient attachés, et Anastasia avait hérité de tout le reste. Ce reste était constitué de l'immense fortune que papa avait amassée après son union avec maman. Il comprenait en particulier Hinsford Manor, la maison de campagne dans le Hampshire, et Westcott House, leur résidence londonienne.

Pour couronner le tout, Camille avait perdu son fiancé. Le vicomte Uxbury lui avait rendu visite le jour où la vérité avait été révélée ; toutefois, au lieu de lui offrir le soutien qu'elle attendait et de hâter leur mariage, il lui avait suggéré d'annoncer elle-même la rupture de leurs fiançailles pour éviter l'humiliation de se voir publiquement rejetée. Il lui avait porté là un coup fatal, au moment même où elle pensait impossible de tomber plus bas ou d'endurer plus grand chagrin.

Elle se retrouvait donc à Bath avec Abigail, dépendantes de leur grand-mère, pendant que sa mère se languissait dans le Dorsetshire et que Harry combattait les armées de Bonaparte en Espagne ou au Portugal comme aspirant au 95^e de ligne, un régiment d'infanterie. Il n'aurait pas eu de quoi s'offrir cette charge, mais Avery, duc de Netherby,

cousin par alliance et tuteur de Harry, la lui avait achetée. Le jeune homme avait cependant refusé que le duc lui fasse cadeau d'une charge plus prestigieuse et plus coûteuse dans un régiment de cavalerie. Il s'était montré très clair : il ne permettrait pas à Avery de l'aider dans sa carrière militaire.

Par quelle ironie du destin s'était-elle retrouvée dans la ville où avait grandi Anastasia, Camille se le demanda pour l'énième fois en descendant la colline. Depuis son arrivée, l'orphelinat l'avait attirée comme un aimant. Elle était passée devant deux ou trois fois avec Abigail, puis avait fini par aller se présenter à la directrice, au grand dam d'Abigail, qui l'avait attendue dehors sans chapeçon. Mlle Ford lui avait fait visiter l'institution. Voir l'endroit où Anastasia avait vécu avait été à la fois un soulagement et une épreuve. L'orphelinat n'était en rien l'un de ces lieux sordides dont elle avait entendu parler. Les bâtiments étaient spacieux et impeccablement tenus. Les adultes qui le dirigeaient étaient aimables et gais. Les enfants étaient vêtus décentement, bien élevés et bien nourris. La majorité d'entre eux, lui expliqua Mlle Ford, avaient un parent ou un membre de leur famille pour subvenir à leurs besoins, quelquefois très généreusement, même si la plupart préféraient garder l'anonymat. Les autres étaient pris en charge par des bienfaiteurs locaux.

L'une de ces bienfaitrices, qui n'avait pris en charge aucun enfant en particulier, était sa grand-mère, avait découvert Camille, stupéfaite. Elle était d'ailleurs venue visiter l'établissement récemment et avait accepté de financer l'achat d'une grande bibliothèque pour la salle de classe, et de livres

pour la remplir. Ce qui avait poussé sa grand-mère à cette action charitable, Camille l'ignorait, pas plus qu'elle ne s'expliquait le besoin compulsif qu'elle éprouvait de voir l'orphelinat et même d'y entrer. Grand-maman ne devait certes pas éprouver plus de sympathie qu'elle pour Anastasia. Encore moins, probablement. Anastasia était tout de même la demi-sœur de Camille, que cela lui plaise ou non, tandis qu'elle n'était rien d'autre pour grand-maman que l'évidence d'un mariage qui avait privé sa fille de l'identité qui avait été la sienne pendant plus de vingt ans.

Anna Snow avait été remplacée, mais lors de sa visite précédente, Mlle Ford avait laissé entendre à Camille que Mlle Nunce, la nouvelle institutrice, ne resterait peut-être pas. Camille avait déclaré sur un coup de tête qu'elle serait intéressée par le poste si l'actuelle titulaire venait à démissionner. Peut-être Mlle Ford avait-elle oublié, ou peut-être ne l'avait-elle pas prise au sérieux. À moins qu'elle n'ait jugé Camille inapte à ce travail. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas informé la jeune fille du départ de Mlle Nunce. C'était grand-maman qui avait mentionné en passant l'offre d'emploi dans le journal de la veille.

Que connaissait-elle à l'enseignement ? s'interrogea Camille. Quelles compétences pouvait-elle invoquer pour enseigner à un nombre probablement significatif d'enfants des deux sexes, d'âges et de dispositions variés ?

Pourquoi diable allait-elle demander un poste d'institutrice dans l'orphelinat où Anastasia avait grandi et enseigné ? Elle n'éprouvait aucune sympathie pour celle-ci ; elle lui en voulait ; on pouvait

même dire qu'elle la détestait. C'était injuste, elle le savait, mais peu importait. Si papa s'était conduit d'une façon aussi méprisante, ce n'était pas la faute d'Anastasia, et elle aussi en avait souffert avant d'apprendre la vérité sur sa naissance. Peu importait également qu'Anastasia ait fait son possible pour considérer ces frères et sœurs qui lui tombaient du ciel comme sa famille et qu'elle leur ait offert de partager avec eux la fortune dont elle avait hérité. Peu importait qu'elle ait proposé à ses demi-sœurs de continuer à vivre avec leur mère à Hinsford Manor. En fait, sa générosité la rendait encore plus difficile à aimer. Comment osait-elle leur offrir une partie de ce qui leur avait appartenu de plein droit comme si elle leur faisait une faveur ? Ce qui, en un sens, était le cas.

Cette hostilité n'avait aucun fondement rationnel, bien sûr, mais les sentiments étaient rarement rationnels, et ceux de Camille étaient encore à vif.

Alors pourquoi venait-elle ici, dans ce cas ? Elle demeura immobile devant la porte principale de l'orphelinat, retournant les questions qui l'avaient tourmentée toute la journée et la nuit précédentes. Éprouvait-elle juste le besoin de faire quelque chose de sa vie ? Mais ne pouvait-elle pas trouver une autre occupation ? Et si elle tenait absolument à enseigner, ne pouvait-elle chercher une position plus respectable ? Bath ne manquait pas de pensionnats de jeunes filles huppés ni de familles cherchant une gouvernante pour leurs filles. Ce besoin de venir ici aujourd'hui n'avait rien à voir avec un quelconque désir d'enseigner, en fait. Il s'agissait... De quoi, exactement ?

Du besoin de prendre la place d'Anna Snow pour comprendre ce qu'elle avait vécu ? Quelle idée ridicule ! Quoi qu'il en soit, si elle restait plus longtemps devant cette porte, elle allait perdre tout courage et se retrouverait à gravir la colline en sens inverse, perdue, vaincue, méprisable. Et puis, on avait beau être en juillet, et le soleil avait beau briller, il était encore tôt, et un petit vent frais s'engouffrait dans la rue comme dans un tunnel.

Elle leva le lourd heurtoir de la porte, hésita, puis le laissa retomber bruyamment. Peut-être lui refuserait-on le poste. Quel soulagement ce serait !

Ce matin-là, Joël Cunningham était d'une humeur radieuse lorsqu'il se leva. Dès qu'il ouvrit les rideaux, le soleil de juillet pénétra à flots dans sa chambre. Mais cette belle journée d'été n'était pas seule responsable de son humeur enjouée. Ce matin, il allait prendre le temps d'apprécier son logement. Son appartement, plutôt.

Depuis qu'il avait quitté l'orphelinat douze ans auparavant, quand il avait quinze ans à peine, il avait travaillé dur. Il logeait alors dans une petite chambre au dernier étage d'une maison de Grove Street, tout près de la rivière Avon. Il travaillait chez un boucher tout en suivant les cours de l'école des beaux-arts. Le bienfaiteur anonyme qui avait subvenu à ses besoins pendant toute son enfance à l'orphelinat avait pris en charge le prix des cours, pour le reste, il avait dû se débrouiller seul. Il s'était obstiné et avait montré la même ardeur à son travail qu'à l'école, tout en peignant chaque fois qu'il le pouvait.

Une fois le loyer payé, il avait souvent dû choisir entre acheter de la nourriture ou des fournitures de dessin, et il avait souvent préféré la seconde solution. Cette époque était révolue. Un jour qu'il prenait le soleil dans le jardin devant la Pump Room, il avait entrepris de dessiner un vagabond qui partageait un croûton de pain avec des oiseaux. Croquer les personnes sur le vif était une de ses occupations favorites, et tous ses professeurs lui avaient reconnu un véritable talent de portraitiste. Absorbé dans son travail, il n'avait pas remarqué l'homme assis près de lui, jusqu'à ce que ce dernier lui adresse la parole. Une conversation s'était ensuivie au terme de laquelle l'inconnu lui avait commandé le portrait de son épouse. Bien qu'anxieux à l'idée d'échouer, Joël avait toutefois été content du résultat. Il n'avait pas cherché à faire la dame plus jeune ou plus jolie qu'elle n'était, mais son mari et elle avaient été enchantés par le réalisme du portrait. Ils l'avaient montré à leurs amis, et des commandes avaient suivi, puis d'autres encore, tant et si bien qu'il peinait à satisfaire la demande.

Au bout de deux ans, il avait été en mesure de quitter son travail à la boucherie et avait augmenté ses prix. Il venait de les augmenter de nouveau, et personne ne le lui avait reproché. Le moment était venu de se mettre en quête d'un atelier, or, le mois dernier, la famille qui occupait le logement voisin avait donné son congé, et Joël avait proposé au propriétaire de louer tout l'étage, qui était entièrement meublé. Il disposerait ainsi d'un atelier pour peindre, d'une chambre, d'une pièce qui ferait office de salon, d'une cuisine qui pouvait

également faire office de salle à manger, et d'un cabinet de toilette – un véritable palais à ses yeux.

La famille avait déménagé la veille. Dans la soirée, il avait invité cinq amis à pendre la crémaillère.

— Tu vas abandonner l'orphelinat, je suppose ? avait déclaré Marvin Silver, l'employé de banque qui occupait l'étage du dessous.

— L'enseignement, tu veux dire ?

— Tu donnes des cours bénévolement, non ? Et j'ai l'impression que tu as besoin de tout ton temps pour faire ce qui te rapporte de l'argent – de jolies sommes, à ce qu'on m'a dit.

Joël passait deux après-midi par semaine à l'orphelinat, où il enseignait le dessin aux enfants qui avaient envie d'approfondir les rudiments que leur prodiguait l'institutrice. Enseigner n'était du reste pas le mot qui convenait. Il s'attachait plutôt à faire découvrir à ses élèves leur vision personnelle et à exprimer leur talent. Il aimait ces après-midi, même si elles étaient moins agréables ces derniers temps. Mais cela n'avait rien à voir avec les enfants ou avec son emploi du temps de plus en plus chargé.

— Je trouverai toujours du temps pour eux, assura-t-il.

— Et Mme Tull ? s'enquit un autre de ses amis en lui assenant une tape dans le dos. Tu comptes lui proposer d'emménager ici pour faire la cuisine et le ménage – entre autres ? En tant que Mme Cunningham, peut-être. Tu as sûrement les moyens d'entretenir une femme, à présent.

Edwina Tull était une jolie veuve qui avait huit ans de plus que Joël. Son défunt mari lui avait

laissé de quoi vivre confortablement même si, depuis trois ans qu'il la fréquentait, Joël en était venu à la soupçonner d'avoir d'autres amis que lui et d'accepter des cadeaux – en espèces – de leur part comme elle en acceptait de lui. Ne pas être le seul à jouir de ses faveurs ne l'ennuyait pas particulièrement. À vrai dire, il était content qu'il n'ait jamais été question d'engagement entre eux. C'était une femme respectable, affectueuse et discrète, qui lui offrait une présence féminine, une conversation intéressante en plus des plaisirs de la chair. Cela lui suffisait. Il avait malheureusement donné son cœur depuis longtemps, et on ne le lui avait pas rendu, même si l'objet de son amour en avait récemment épousé un autre.

— Je suis plutôt content de profiter seul de mon grand logement. Et j'ai l'impression que Mme Tull tient à son indépendance.

Ses amis avaient fait honneur au vin et à la bonne chère, et il était plus de minuit lorsqu'ils avaient pris congé.

Il arpentait à présent son nouveau domaine baigné par le soleil matinal, heureux de disposer de tout cet espace. Dans l'atelier, il s'arrêta devant son chevalet pour examiner le portrait presque achevé qui s'y trouvait. Il en était particulièrement content, car il lui avait donné du mal. Mme Dance était une dame d'un certain âge, maintenant fanée, et qui n'avait probablement jamais été jolie. Elle était terne et placide et il s'était demandé comment peindre un portrait susceptible de lui plaire à elle ainsi qu'à son mari. Il avait tourné et retourné la question pendant des semaines en faisant ses croquis préliminaires. En bavardant avec elle, il

avait découvert une femme chaleureuse, que la vie n'avait pas épargnée. Elle avait perdu trois de ses sept enfants en bas âge, et un autre alors qu'il terminait ses études. Une fois le qualificatif « terne » effacé de son esprit, Joël avait vu en elle une femme authentiquement charmante et avait pris grand plaisir à la peindre. Il espérait avoir capturé ce qu'il voyait en elle, et que d'autres le verraient aussi.

Même si les doigts le démangeaient de saisir ses pinceaux pour mettre la dernière touche au portrait, il lui fallait résister. Il avait proposé à Mlle Ford de venir tôt à l'orphelinat, car il avait rendez-vous avec un client dans l'après-midi. Mais même la perspective de devoir faire cours à une heure si matinale ne suffisait pas à assombrir son humeur car aujourd'hui il allait avoir la salle de classe pour lui seul et ses élèves et, avec un peu de chance, il en serait ainsi pendant tout l'été.

Tout le temps que Mlle Nunce avait enseigné à l'orphelinat, Joël et son groupe avaient dû se serrer dans un tiers – calculé très précisément – de la salle de classe tandis qu'elle poursuivait ses leçons dans les deux tiers restants. Le raisonnement de la demoiselle était fondé sur le fait que Joël avait un tiers des élèves tandis qu'elle faisait classe aux deux tiers restants. Pour elle, le matériel de peinture n'entrait pas en ligne de compte. Toutefois, la semaine dernière, offensée dans sa dignité, Mlle Nunce avait présenté sa démission avant qu'on lui donne son congé.

Joël n'était pas présent ce jour-là, mais il n'avait pas regretté son départ. La dame n'avait jamais hésité à faire intrusion dans le tiers de la classe

dévolu au cours de dessin, ni à donner son avis sur les travaux en cours, avis invariablement négatif. C'était une femme austère, aux opinions tranchées, qui méprisait visiblement les enfants en général et les orphelins en particulier. Elle s'était apparemment donné pour mission de les préparer à un avenir de soumission et d'humilité, et s'attachait à leur faire connaître leur place, tout en bas de l'échelle sociale, et peut-être même encore plus bas. Il avait parfois eu l'impression qu'elle répugnait à leur apprendre à lire, à écrire et à compter. Elle avait fait de son mieux pour étouffer tous leurs rêves, leurs aspirations, leurs talents et leur imagination, qui selon elle étaient inappropriés à leur condition d'orphelins.

Elle avait démissionné après que Mary Perkins eut couru chez Mlle Ford pour lui dire que Mlle Nunce battait Jimmy Dale. Quand Mlle Ford était arrivée, Jimmy était au coin et se tortillait de douleur. Mlle Nunce l'avait apparemment surpris en train de lire l'un des nouveaux livres – malheureusement pour lui, l'un des plus gros – et de pouffer sur un passage. Elle l'avait fait lever, lui avait ordonné de se pencher sur le bureau, et lui avait assené une douzaine de coups avec le volume avant de l'envoyer au coin méditer sur ses péchés. Lorsque Mlle Ford était entrée, elle tonnait d'un air triomphant :

— Voici ce qui arrive quand on laisse des livres pénétrer dans une salle de classe !

Les livres et la grande bibliothèque avaient été offerts peu de temps auparavant par une certaine Mme Kingsley, une dame très riche et très en vue à Bath. Mlle Nunce s'était opposée vigoureusement

à cette innovation. Les livres allaient donner des idées aux orphelins, avait-elle prévenu.

Mlle Ford avait demandé gentiment à Jimmy pourquoi il lisait en classe. Il lui avait expliqué qu'il avait terminé son exercice d'arithmétique et qu'il n'avait pas voulu rester sans rien faire. Toutes ses opérations étaient effectivement faites, et exactes. Elle l'avait renvoyé à sa place après lui avoir fait un coussin de son châle. Puis elle avait demandé aux responsables de classe du jour de surveiller les élèves et avait invité Mlle Nunce à la suivre, à la grande déception des enfants. Joël aurait été déçu, lui aussi, s'il avait été là. Mais s'il avait été là, l'incident ne se serait pas produit. On ne frappait jamais les enfants à l'orphelinat, c'était un principe intangible.

Moins de quinze minutes plus tard, Mlle Nunce quittait l'orphelinat. Roger avait verrouillé la porte derrière elle de peur qu'elle ne revienne.

Joël avait été ravi, non seulement parce qu'il avait eu du mal à travailler avec elle, mais parce qu'il se souciait des enfants – de tous les enfants. Il avait aussi été grandement soulagé parce que Mlle Nunce avait succédé à Anna Snow, qui avait quitté l'institution quelques mois plus tôt, et qui était l'exacte opposée. Anna avait le don de faire entrer le soleil dans la classe.

C'était Anna qu'il aimait, même s'il s'attachait obstinément à employer le passé chaque fois qu'il évoquait ses sentiments pour elle, car Anna était une femme mariée désormais.

Elle était duchesse de Netherby.

Les élèves de Joël – âgés de huit à treize ans – étaient absorbés par la peinture d'une nature morte. Ils s'essayaient à la peinture à l'huile sur toile ce qui, pour la plupart d'entre eux, représentait un véritable défi. Quant à leur professeur, il passait entre les chevalets, observant leurs efforts et s'efforçant de ne pas troubler leur concentration. Il ne fallut pas longtemps pour troubler celle de Winifred Hamlin, cependant. La main de la petite se dressa soudain, et Joël soupira intérieurement.

— La théière d'Olga est plus petite que sa pomme, monsieur ! s'exclama-t-elle sans attendre la permission du professeur – dans ce cas pourquoi lever la main ?

C'était vrai. Si Olga avait peint la théière avec minutie, sa pomme, en revanche, était énorme. Elle était du reste bien plus appétissante que l'original.

— C'est exact, convint Joël. Quand tout le monde aura fini, nous lui demanderons pourquoi. Nous demanderons aussi à Paul pourquoi les objets sur son tableau sont tous alignés sans se toucher. Et Richard nous dira pourquoi sur sa toile les objets sont vus d'en haut, comme s'il était assis au plafond.

Si tu as fini, Winifred, tu peux nettoyer tes pinceaux et ta palette et les ranger dans le placard.

Il ne précisa pas qu'elle devait les ranger soigneusement. Winifred Hamlin faisait tout soigneusement.

Sur sa peinture, tout était parfaitement proportionné et disposé comme dans la réalité. Elle n'avait toutefois pas représenté la table, si bien que les objets semblaient flotter dans l'espace. Il lui en demanderait la raison plus tard.

On frappa à la porte, et la plupart des enfants tournèrent la tête. Seuls quelques-uns ne se détournèrent pas de leur travail.

Mlle Ford entra dans la classe, accompagnée d'une jeune femme à la mine sévère, habillée avec élégance quoique sans recherche particulière. Une nouvelle institutrice ? Déjà ? Joël se figea. Elle ne semblait pas avoir plus d'humour que Mlle Nunce, et il avait de toute façon espéré avoir quelques semaines de répit puisqu'on était déjà au milieu de l'été et que la plupart des écoles étaient fermées jusqu'en septembre. Celle-ci restait ouverte parce qu'elle était sur le lieu d'habitation des enfants et qu'elle les occupait et les distrayait pendant les longues journées d'été.

— Monsieur Cunningham, puis-je vous présenter Mlle Westcott ? Elle a postulé pour le poste d'institutrice, et nous nous sommes mises d'accord sur une période d'essai de quinze jours.

Westcott ? Joël considéra la nouvelle venue avec perplexité.

— Mlle Westcott est la sœur de la duchesse de Netherby, précisa Mlle Ford, confirmant ses soupçons. Elle vit à Bath chez sa grand-mère, Mme Kingsley.

— Demi-sœur, rectifia l'intéressée d'un ton qui laissait entendre que cette demi-parenté était plus que suffisante à ses yeux. Enchantée, monsieur Cunningham.

C'était donc elle, l'insaisissable demoiselle Westcott. Il avait déjà vu l'autre, la plus jeune et la plus jolie. Anna avait été ravie de se découvrir une famille alors qu'elle avait déjà vingt-cinq ans, mais ses demi-sœurs avaient rejeté son affection et son amitié. Au grand regret d'Anna, elles avaient d'abord quitté Londres, puis leur manoir à la campagne pour s'établir à Bath. Elle s'était fait du souci à leur sujet et avait demandé à Joël de découvrir où elles vivaient et de s'assurer qu'elles allaient bien – du moins aussi bien que possible quand votre monde venait de s'écrouler. Il avait découvert sans peine qui était leur grand-mère et l'avait vue se rendre à la Pump Room avec la plus jeune des sœurs.

Il avait même été présenté à ces dernières lors d'une soirée donnée par Mme Dance. Elle l'avait prié d'apporter quelques-uns de ses petits formats pour les montrer à ses invités, façon aimable de l'aider à trouver de nouveaux clients. Jusqu'à maintenant, il n'avait jamais vu l'autre sœur et en avait conclu qu'elle vivait en recluse. Elle était certainement la moins jolie des deux – et bien moins jolie qu'Anna. Elle avait aussi l'air renfrogné.

— Très heureux, mademoiselle Westcott.

Elle était grande et possédait des formes généreuses, mais sa silhouette était bien proportionnée et élégante. Elle avait une chevelure sombre, de beaux yeux bleus, la mâchoire nette et un menton volontaire. Des traits un peu trop marqués qui

empêchaient de la qualifier de jolie. Elle n'était toutefois pas dépourvue de séduction. Elle semblait née pour commander. Elle avait en fait l'air d'une jeune fille qui a été la plus grande partie de sa vie *lady* Camille Westcott, la fille aînée d'un comte.

Elle lui inspira d'emblée une profonde antipathie.

— Je me réjouis de travailler avec vous, ajouta-t-il.

— J'ai expliqué à Mlle Westcott que vous veniez d'ordinaire deux après-midi par semaine, Joël.

Mlle Westcott fit exactement ce que Mlle Nunce avait souvent fait. Elle commença à se promener entre les chevalets, examinant les peintures par-dessus l'épaule des enfants.

— La théière d'Olga est plus petite que sa pomme, mademoiselle, l'informa Winifred.

Mlle Westcott considéra la petite, les sourcils arqués, comme si elle n'en revenait pas qu'une enfant se soit adressée à elle sans y être invitée. Elle regarda ensuite la table où la nature morte était installée, puis la toile d'Olga, prenant tout son temps pour l'étudier. Joël se hérissa, tandis que Mlle Ford prenait son mal en patience.

— Mais la pomme est tellement belle qu'on la mangerait. Ou plutôt, elle est tellement belle qu'on n'oserait pas la manger, déclara Mlle Westcott. Olga la voit peut-être comme l'objet le plus important de la table. Est-ce qu'on vous a demandé de peindre les modèles comme ils sont ou comme vous les voyez ?

Avec un parfait manque de logique, Joël fut encore plus irrité. Elle avait donc compris ? Cela l'ennuyait. Il voulait trouver de bonnes raisons à son antipathie. Était-ce juste parce qu'elle s'était montrée désagréable avec Anna ? Ou parce qu'elle

avait l'air sévère et sans humour, et qu'il ne voulait pas qu'on l'impose aux enfants ? À quoi Mlle Ford avait-elle donc pensé ?

— M. Cunningham nous dit jamais comment peindre, mademoiselle, intervint Richard Beynon. Il nous laisse trouver tout seuls. Il dit qu'il peut pas nous apprendre à voir les choses comme on a envie de les peindre.

— Je comprends. Mais il faut dire « ne nous dit jamais » et « qu'il ne peut pas ». Tu n'as jamais entendu parler de ce casse-tête des différentes formes verbales : positive, interrogative et négative ?

— À vous aussi, ça vous casse la tête, pas vrai, mademoiselle ? répliqua Richard avec un grand sourire.

En dépit de cet échange, Mlle Westcott affichait toujours le même air fermé lorsqu'elle rejoignit Mlle Ford. Elle marchait la tête haute, très droite, comme si elle avait passé son enfance avec une pile de livres sur le crâne.

— Je vous demande pardon d'avoir interrompu votre cours, monsieur Cunningham. Je serai très heureuse de travailler avec vous.

Il s'attendait qu'elle lui tende la main, mais elle se contenta d'un gracieux signe de tête, telle une grande dame s'adressant à un inférieur, puis sortit avec Mlle Ford, qui lui sourit avant de refermer la porte.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'est-ce qui avait pu donner à cette péronnelle l'idée d'enseigner, et d'enseigner *ici*, dans la classe où Anna avait exercé, dans l'orphelinat où elle avait grandi ? Alors qu'elle avait rejeté Anna ?

— Le tableau d'Olga lui a plu, Winny ! exulta Richard en louchant et en tirant la langue.

— Et elle a corrigé ta grammaire ! répliqua Winifred avec une affreuse grimace.

— Si tu continues à loucher, tu seras condamné à regarder ton nez jusqu'à la fin de tes jours, mon garçon, avertit Joël. Et si tu continues à grimacer, tu seras ridée avant d'avoir vingt ans, Winifred. Vous avez tous cinq minutes pour finir votre travail avant que nous commencions la discussion.

C'était une partie fort importante de ses leçons. Il apprenait à ses élèves à regarder leur travail et ceux des autres, non pour les comparer, mais pour voir en quoi chacun avait une vision différente d'un même sujet. Pas inférieure ou supérieure, juste différente.

C'était la sœur d'Anna. Non, la *demi*-sœur. Mais comment pouvait-il seulement y avoir un lien de parenté entre les deux jeunes femmes ? Anna n'était que grâce, lumière, chaleur et humour, tandis que Camille Westcott était... différente.

Pas inférieure ni supérieure, juste différente ?

Abigail et sa grand-mère étaient déjà rentrées lorsque Camille arriva à la maison, les joues en feu et hors d'haleine. Toutes deux sortirent du salon et la fixèrent du haut de l'escalier avec un mélange de soulagement et de consternation.

— Camille, où diable étais-tu passée ? s'exclama sa grand-mère. Pourquoi n'as-tu pas attendu la voiture et l'une de nous pour t'accompagner ? Tu n'as même pas emmené une femme de chambre ! Cela ne te ressemble pas.

Cela ne ressemblait certes pas à lady Camille Westcott, mais grand-maman n'avait apparemment pas compris que tout avait changé.

— J'ai trouvé un emploi, annonça-t-elle sans prendre la peine de baisser la voix afin que les domestiques ne l'entendent pas.

Ils finiraient par l'apprendre, de toute façon. Et il était temps de cesser de jouer les grandes dames.

— Quoi ? s'étrangla Mme Kingsley.

— Oh, Camille, qu'est-ce que tu as fait ? s'écria Abigail en dévalant l'escalier. Quel genre d'emploi ?

— Pas ce poste d'institutrice, j'espère ? lança leur grand-mère. Pas à l'orphelinat, Camille ?

Après sa première visite à l'orphelinat, la jeune fille avait avoué à sa sœur et à sa grand-mère qu'elle avait averti Mlle Ford qu'elle serait intéressée si jamais le poste de professeur était vacant.

— Je suis allée voir Mlle Ford, et elle a accepté de me prendre comme institutrice.

Camille se garda de préciser que la directrice s'était montrée sceptique au regard de ses compétences et de son manque d'expérience, et qu'elle avait fini par lui accorder une période d'essai de quinze de jours.

Mme Kingsley et Abigail argumentèrent, cajolèrent et supplièrent pendant la demi-heure qui suivit, en vain.

— Tu n'as pas besoin de travailler pour vivre, lui rappela leur grand-mère. Je vous ai proposé de vous constituer une rente à chacune, et vous avez refusé. À présent j'insiste pour que tu acceptes. Vos existences ont changé, c'est évident, mais elles n'ont pas été pour autant détruites. Votre mère a toujours été tenue en très haute estime,

Abigail et toi êtes jeunes, jolies et parfaitement éduquées. Vous êtes en outre mes petites-filles, et je suis très respectée à Bath, où je jouis d'une certaine influence. La famille de votre père ne vous a pas non plus tourné le dos, bien au contraire. J'ai toutes les raisons de croire que vous pourrez l'une et l'autre faire des mariages très convenables, même si vous devez viser un peu en dessous de l'aristocratie. Non seulement tu n'as aucun besoin de travailler, Camille, mais cela risque de te faire du tort. Tu pourrais bien ne plus du tout être acceptée pour ce que tu es.

— Et que suis-je, grand-maman ? interrogea Camille.

Elle était absolument incapable de répondre à cette question, qu'elle n'avait cessé de se poser ces derniers mois. Sa grand-mère n'avait apparemment pas la réponse, elle non plus, à moins qu'elle n'ait compris l'inanité de discuter avec la petite-fille qu'elle avait toujours trouvée obstinée. Visiblement contrariée, elle préféra donc quitter la pièce.

Et, bien entendu, Camille se sentit coupable. Peut-être sa grand-mère avait-elle raison. Peut-être leurs vies, la sienne et celle d'Abigail, finiraient-elles par ressembler plus ou moins à ce qu'elle avait été. Peut-être feraient-elles mieux de laisser leur famille aplanir la voie et leur trouver une place dans la société, et des époux qui regarderaient leur éducation plutôt que leur naissance. Peut-être Abigail se satisferait-elle de cette solution, et elle-même devrait s'en satisfaire également. Quelle autre solution avait-elle, après tout ?

Jamais, cependant, elle ne pourrait se contenter d'une pâle copie de son ancienne existence. Grand

Dieu, elle avait été lady Camille Westcott, fille aînée d'un comte. Elle avait appartenu aux plus hautes sphères de l'aristocratie. Elle avait été fiancée au très séduisant vicomte Uxbury. Non, elle ne se résignerait pas ! Plutôt enseigner dans un orphelinat !

— Camille, pourquoi l'orphelinat ? s'enquit Abigail. Pourquoi l'orphelinat exerce-t-il une telle fascination sur toi ? Je suis d'accord, il est temps de faire la paix avec Anastasia. Il me semblait que nous étions du même avis après sa visite au retour de son voyage de noces. Je pense que nous devrions lui écrire de temps en temps, tendre le rameau d'olivier en quelque sorte. C'est la femme d'Avery et la belle-sœur de Jessica, après tout, et elle n'est pour rien dans ce qui est arrivé. Elle fait partie de la famille, que cela nous plaise ou non. Mais pourquoi cet horrible endroit où elle a grandi t'attire-t-il à ce point ?

Avery, le duc de Netherby, n'était pas à proprement parler leur parent. Il n'appartenait pas à la famille de leur père. Tante Louise, la sœur de leur père, avait épousé le père d'Avery, et ils avaient eu une fille, Jessica, qui était indubitablement leur cousine. Abigail et Jessica, qui n'avaient qu'un an de différence, étaient très proches et s'écrivaient fréquemment. Jessica n'était pas la seule correspondante d'Abigail, loin de là. Le courrier arrivait en flot continu, adressé à elles deux. À une époque, dans une autre vie, lire ses lettres et y répondre avait fait partie des occupations journalières de Camille. Désormais, elle lisait les lettres mais n'y répondait jamais.

Leur mère leur racontait combien elle était occupée au village, à l'église et au presbytère où

elle vivait avec oncle Michaël. Ses lettres étaient pleines des joyeuses nouvelles d'une vie heureuse et bien remplie. Camille étant incapable de répondre sur le même ton, elle se contentait de l'assurer de son affection par l'entremise de sa sœur.

Les rares lettres de leur frère se révélaient désespérément lapidaires – mais qu'attendre d'autre d'un homme, surtout si jeune ? Elles se résumaient au bref récit de marches à travers le Portugal et l'Espagne, à la recherche d'insaisissables Français qui les recherchaient également. D'après Harry, c'était comme un jeu, très distrayant qui plus est. Il était entouré de compagnons et d'amis loyaux et amusants, et passait d'excellents moments. Il pouvait déjà légitimement espérer une promotion au grade de lieutenant avant l'automne, même s'il devait bien sûr attendre qu'une place se libère.

Camille savait qu'un officier obtenait de l'avancement plus rapidement s'il achetait son grade, mais Harry n'en avait pas les moyens. Elle savait aussi de quelle façon une place se libérait, et son sang se glaçait à cette idée. Pour que Harry soit lieutenant, il fallait que quelqu'un meure. Que plusieurs officiers meurent, en fait, puisque les premiers à occuper les postes vacants étaient ceux qui pouvaient acheter leur promotion. Si Harry était sur le point d'obtenir un grade supérieur, cela signifiait que beaucoup d'hommes mouraient. Et que le régiment de Harry rattrapait parfois les Français, ou que les Français rattrapaient parfois le régiment de Harry. Et qu'il y avait des escarmouches, sinon des batailles rangées. Mais il s'agissait d'un jeu très distrayant, une espèce de partie de campagne... Camille ne supportait pas

l'idée de répondre sur le même ton léger, aussi se contentait-elle de demander à Abigail d'embrasser son frère pour elle.

Il y avait aussi toutes les lettres des gens qui étaient autrefois sa famille et en faisaient toujours partie, techniquement. Il s'agissait de la famille de son père, à commencer par la comtesse douairière de Riverdale, la mère de papa, et tante Matilda, l'aînée de ses sœurs, qui ne s'était jamais mariée. La douairière semblait se porter comme un charme, même si tante Matilda était d'un avis différent et clamait que sa mère avait un pied dans la tombe. Il y avait également tante Louise, la duchesse douairière de Netherby, qui aimait se poser en chef de famille alors qu'elle était la cadette des trois sœurs. Et cousine Jessica, la fille de tante Louise, la demi-sœur d'Avery. Tante Mildred, la plus jeune des sœurs de papa, leur avait aussi écrit, ainsi qu'oncle Thomas – lord et lady Molenor. Les seuls qui ne leur avaient jamais écrit étaient leurs trois fils, qui étaient encore en pension et n'écrivaient jamais à qui que ce soit sauf à leur père quand ils avaient besoin d'argent. Les lettres de tous les autres rapportaient invariablement les joyeux échos d'une vie heureuse.

Même cousin Alexander, le nouveau comte de Riverdale, leur avait adressé une brève missive pleine de plaisanteries courtoises et de questions polies sur leur santé et leur bien-être. Sa lettre était simplement signée « cousin Alexander », sans mention du titre que Harry avait récemment perdu. Sa mère, cousine Althea Westcott, et sa sœur, cousine Elizabeth, veuve de lord Overfield, leur avaient également écrit de gentilles lettres.

Tout le monde leur écrivait des missives pleines de gaieté et d'optimisme sans jamais aborder le seul sujet qui occupait l'esprit de Camille, comme si nier la réalité pouvait la changer, comme si ne pas mentionner un désastre en annihilait à jamais les conséquences. Camille ne décelait dans ces courriers ni hostilité ni rejet, juste un profond embarras. Là encore, elle n'avait répondu à aucune de ces lettres et s'était contentée de charger Abby d'embrasser leurs auteurs de sa part.

En dehors de sa famille, aucune des myriades de jeunes personnes qui avaient été naguère ses amies ne lui avait écrit.

Sa sœur lui avait demandé pourquoi l'endroit où Anastasia avait grandi la fascinait tellement.

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle dans un soupir. Il y a plusieurs façons de faire face aux bouleversements que nos vies ont connus il y a quelques mois, je suppose. On peut les accepter et aller de l'avant, essayer de se construire une nouvelle existence aussi semblable que possible à l'ancienne. On peut nier la réalité et continuer comme si de rien n'était. On peut se cacher et refuser de penser à ce qui s'est passé – c'est ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. On peut aussi partir explorer cette nouvelle réalité, s'efforcer de lui trouver un sens, tenter de commencer une nouvelle vie, comme si on venait de naître, essayer de... Ah, je ne sais pas comment m'expliquer ! Tout ce que je sais, c'est que si je ne veux pas devenir folle, je dois faire quelque chose. Et d'une certaine façon, cela signifie revenir au point de départ ou même plus loin encore, à ce qui s'est passé avant ma naissance.

Pourquoi a-t-il fait cela, Abigail ? Pourquoi a-t-il épousé maman alors qu'il était déjà marié ?

Abigail regarda sa sœur sans répondre, visiblement troublée.

— C'est pourtant évident ! reprit Camille. À cette époque, il jetait l'argent par les fenêtres si bien que notre grand-père lui avait coupé les vivres. Il lui avait toutefois promis de rétablir sa pension s'il faisait un beau mariage. Et grand-papa Kingsley, qui mourait d'envie de marier maman à un futur comte, lui avait offert une dot qui la rendait irrésistible. J'imagine que papa s'est trouvé confronté à un cruel dilemme quand sa première femme est morte en lui laissant Anastasia. Ce qu'il a fait était odieux. S'il avait avoué la vérité à ce moment-là, il aurait peut-être pu réépouser maman, élever avec elle sa fille orpheline et nous faire naître légitimes. S'il avait pris ne serait-ce que cette peine, nos vies auraient été radicalement différentes. Pourquoi ne s'est-il pas donné cette peine ?

— Peut-être y aurait-il eu des problèmes légaux s'il avait reconnu être bigame, objecta Abigail. Est-ce que la bigamie est un crime ? Est-ce que son titre l'aurait protégé ? Oh, je ne connais rien à toutes ces choses ! Peut-être n'a-t-il pas osé avouer la vérité, tout simplement. Mais à quoi bon ressasser le passé ? Nous torturer ou imaginer comme tout aurait pu être différent n'y changera rien. Pourquoi as-tu besoin d'aller dans cet orphelinat ? Est-ce que tu essaies de te punir parce que c'est elle qui a grandi là alors qu'au fond ç'aurait dû être nous ?

— Je suis incapable de me l'expliquer plus clairement que je ne viens de le faire. Tout ce que je sais, c'est que je dois essayer, et, à vrai dire,

je me sens mieux depuis que j'ai pris cet emploi, même si je sais que je vous ai bouleversées, grand-maman et toi. Je suis... rassérénée.

— Et seras-tu capable d'enseigner ? Par où vas-tu commencer ? Nous avons eu des gouvernantes, Camille. Nous ne sommes jamais allées à l'école !

— Mlle Ford m'a donné un exemplaire des manuels que je pourrai utiliser. Elle m'a également parlé de mes futurs élèves. Ils sont une vingtaine, de cinq à treize ans. Je peux y arriver, assura-t-elle, se gardant de préciser qu'elle était absolument terrifiée, même si elle n'avait pas menti en affirmant qu'elle se sentait rassérénée. Et il n'y aura pas beaucoup de travail au cours du mois qui vient. Nous sommes en été et on attendra de moi que j'organise des activités plutôt récréatives et des sorties.

— Oh, Camille !

— L'endroit n'a rien d'un bague, tu sais. Il y a un professeur de dessin qui vient deux après-midi par semaine pour les élèves que cela intéresse, un certain M. Cunningham. Il était là ce matin, ce qui n'est apparemment pas dans ses habitudes. En regardant certains travaux des enfants, j'ai vu qu'il les laissait utiliser leur imagination pour interpréter un sujet.

— Oh, mais j'ai déjà rencontré M. Cunningham ! Il était chez Mme Dance le soir où j'ai accompagné grand-maman. Il me semble qu'il faisait le portrait de Mme Dance. Il avait apporté quelques miniatures pour les montrer aux invités, et elles étaient exquises. Il a un réel talent. Et il est beau garçon.

Camille n'était pas certaine de partager l'avis de sa sœur. Il était plutôt grand – plus grand qu'elle

en tout cas – et solidement bâti. Son visage était avenant plutôt que merveilleusement séduisant, avait-elle trouvé. Ses cheveux bruns étaient coupés court, quoique pas dans un style à la mode. Son regard sombre était intelligent, et sa bouche et son menton bien dessinés suggéraient une certaine force de caractère. Sa redingote lui allait bien, mais elle était un peu râpée. Si ses chaussures ne brillaient pas, c'était parce qu'elles étaient usées, suspectait-elle. Cet homme ne semblait pas se soucier de son apparence, contrairement aux gentlemen qu'elle fréquentait autrefois. Elle ne se serait pas retournée sur lui si elle l'avait croisé dans la rue, et ne lui aurait probablement pas accordé un regard. Pourtant, au cours des quelques minutes qu'elle avait passées en sa compagnie, elle avait perçu en lui une espèce d'énergie brute, de virilité à fleur de peau. Qu'elle l'ait remarqué l'avait un peu choquée. Cela ne lui ressemblait pas du tout.

— Je suppose, reprit-elle, soudain frappée par cette évidence, que s'il enseigne là depuis quelque temps, il doit connaître Anastasia.

Était-ce pour cette raison qu'elle avait senti une certaine hostilité à son endroit ? Lui en voulait-il de prendre la place d'Anastasia ? Il la connaissait, bien sûr. Mlle Ford ne l'avait-elle pas présentée comme sa sœur ? Et elle qui s'était empressée de préciser qu'Anastasia n'était que sa demi-sœur !

— Que puis-je faire pour te dissuader de retourner là-bas ? demanda Abby. Grand-maman m'em-mène à un concert demain soir. Accompagne-nous ! Tout le monde est très poli avec moi, je t'assure. Personne ne s'est figé d'horreur en apprenant qui j'étais, personne ne me traite en paria. Et il n'y

a pas que des gens âgés à Bath. Avec un peu de temps et d'efforts, nous nous ferons certainement des amis de notre âge. Peut-être même...

Elle sourit et détourna les yeux.

Mais parmi tous ceux qui se prétendaient amis avec grand-maman, seule Mme Dance avait invité Abigail chez elle. Et aucune jeune fille de son âge ne s'était montrée amicale, sans parler de possibles soupirants. Pauvre Abigail !

— Tu ne me dissuaderas pas d'aller enseigner à l'école lundi prochain, et tous les jours qui suivront, l'avertit Camille. Je tiens à y aller. Vraiment.

— Est-ce qu'il t'arrive d'espérer te réveiller et t'apercevoir que tout cela n'était qu'un horrible cauchemar ? murmura Abigail, les yeux pleins de larmes.

— Plus maintenant, assura Camille qui vint s'asseoir près de sa sœur et lui entoura les épaules du bras. La vie nous a flanqué un sale coup, Abby, mais j'ai bien l'intention de le lui rendre. Et fort ! Je vais enseigner dans un orphelinat et montrer à tout le monde de quoi je suis capable !

Abigail faillit s'étrangler dans un sanglot qui tourna au fou rire. Camille se surprit à rire à son tour. C'était bien la première fois depuis...

Depuis une éternité, lui semblait-il.

Le mercredi suivant, ce fut en traînant les pieds que Joël prit la direction de l'école, tel un écolier récalcitrant, songea-t-il, dégoûté. La nouvelle institutrice – la demi-sœur d'Anna, hautaine et amidonnée – serait là. Il n'avait décidément aucune envie de partager la salle de classe avec elle. L'espoir qu'elle ou Mlle Ford ait changé d'avis depuis la semaine dernière l'abandonna dès qu'il franchit la porte. Elle était déjà là avec les enfants, même si la pause pour le déjeuner n'était pas tout à fait terminée. Il se figea sur le seuil, la main sur la poignée. Que diable... ?

Les fournitures de dessin étaient alignées sur la table. Les chevalets et la chaise placée devant chacun occupaient les deux tiers de la salle. Dans le tiers restant, les bureaux avaient été disposés en deux rangées et rapprochés jusqu'à se toucher pour former une longue table jonchée d'un amas de... trucs. Les enfants, rouges d'excitation, étaient agglutinés autour. Au milieu Mlle Westcott – était-ce bien elle ? – lançait des ordres comme un sergent-chef en manœuvre, désignant à l'aide d'une règle de bois un élément du fouillis hétéroclite à